

Puebla et l'occupation de cette ville n'auront pas non plus rencontré de difficulté sérieuse.

— Nous n'avons aucune nouvelle certaine du théâtre de la guerre ; mais les bruits couraient aux dernières dates qu'une députation de Mexico est venue au-devant du général Scott pour lui offrir la soumission de la capitale, et lui demander sa protection pour les habitants et les propriétés. Les prochaines nouvelles nous apprendront si ces bruits sont fondés.

## ÉTATS-UNIS.

*Perte du Paquebot Rochester.*—Le *Rochester*, un des plus beaux de la ligne de Liverpool à New-York, s'est brisé sur le banc Blackwater, près d'Arklow sur les côtes d'Irlande. Ce paquebot avait à bord 8 passagers de chambre et 250 passagers d'entrepont. Les passagers et l'équipage ont été sauvés et conduits à Cork par le steamer *Urgent* appartenant à la marine royale anglaise. Le bâtiment est complètement perdu.

*Vente du steamer Great-Western.*—Ce steamer favori des New-Yorkers ne reverra probablement plus le port de New-York. Il vient d'être vendu à la compagnie royale de steamer des Antilles anglaises, moyennant la somme de 25,000 livres sterling, non compris l'argenterie qui se trouve à son bord. Ce chiffre était le minimum fixé par les propriétaires, lors d'une tentative de vente à l'écan faite précédemment. Cette vente a eu lieu le 16 avril, et quelques jours après le *Great-Western* a dû se rendre à Southampton, qu'il doit bientôt quitter pour un voyage de cinq mois.

*Un steamer en feu.*—Le steamer *Alida*, dont nous annonçons il y a quelques jours à peine l'inauguration sur la ligne d'Albany a failli devenir hier matin la proie des flammes. Il venait de quitter le quai, lorsque le feu se déclara à bord, et le navire, enveloppé tout-à-coup de flammes et de fumée, parut pendant quelques instants perdu sans ressources. Heureusement, grâce au sans-froid des officiers et de l'équipage, on parvint à se rendre maître du feu, et, après avoir dérivé pendant vingt minutes l'*Alida* reprit sa route, emportant vers Albany ses passagers fort heureux d'en être quittes pour la peur.

## LE KNOT.

## CHAPITRE 13.

## SUITE.

— Si ce n'était pour toi ma chère enfant, je me ferais gloire de la braver. Chacun de leurs coups me serait un honneur en même temps qu'une honte pour eux, et il me serait encore doux de succomber avec ma patrie.

— Conservez-vous pour elle et pour vos enfants, mon frère, ajouta la belle-sœur du comte : c'est aussi votre devoir. Rosa demeurera dans ma maison jusqu'à ce que l'orage se dissipe ou qu'elle puisse vous rejoindre ainsi que Raphaël.

— Oui, mon père, fuyez : l'armée polonaise n'est pas encore loin : vous retrouverez Raphaël, et ce me sera une précieuse consolation de vous savoir ensemble. Pour nous, nous sommes en sûreté ici, car les rigueurs politiques respectent du moins les femmes.

— C'est surtout pour votre tranquillité que je chercherai à dérober ma tête, répondit le comte ; mais il faut que je trouve un asile dans Varsovie même, car il est maintenant impossible d'en sortir. Les Russes veillent partout, toutes les issues sont gardées, et ce serait vouloir se livrer que de tenter une évasion.

— Il faut donc que nous vous cachions dans la ville, reprit la belle-sœur du comte : j'y connais beaucoup de monde et cela ne me sera pas très-difficile. Cependant, réfléchissons bien sur le choix, car toutes les maisons seront ouvertes à la police russe.

— Si vous connaissiez, ma tante, reprit Rosa, quelque maison de commerce où mon père pût se retirer sous un déguisement en se faisant passer, je suppose, pour un employé de magasin. On ne penserait guère à y chercher le comte Bialewski. En pareil cas le parti le plus bizarre est toujours le meilleur.

— Vous me donnez une idée, ma chère Rosa : je puis adresser mon frère à mon jardinier, qui habite les faubourgs. C'est un ancien soldat dont la loyauté est à toute épreuve : sur un mot et même sans recommandation, il recevra le comte chez lui et le fera passer pour un ouvrier, tout en ayant pour lui les plus grands égards.

Le comte, qui avait une grande répugnance à se cacher ainsi, dit encore quelques objections ; mais les pressantes prières de sa fille et de sa belle-sœur, et surtout leur inquiétude et leur effroi, le décidèrent. Il revêtit aussitôt un costume d'ouvrier qu'on se procura par les domestiques de la maison, et, quelques outils de jardinage sous le bras, il traversa la ville et se rendit chez l'homme en question, qui le reçut avec toutes les marques du plus grand respect et du plus entier dévouement. Quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis le départ du comte, lorsqu'un officier russe suivi de plusieurs soldats se présenta dans la maison, demandant à parler au comte Bialewski. Sa belle-sœur parut elle-même :

— Madame, lui dit l'officier, j'ai ordre de m'assurer de monsieur le comte : toutes les issues de l'hôtel et les rues environnantes même

sont gardées, il serait complètement inutile de vouloir le soustraire à nos recherches.

— Monsieur, toutes les portes de cette maison vous seront immédiatement ouvertes et rien n'arrêtera vos perquisitions. Mais je vous affirme que le comte Bialewski n'est plus ici et que vous l'y chercherez vainement.

L'officier parut très-désappointé de cette nouvelle ; cependant il passa outre, et, toutefois, avec une certaine politesse, il procéda rapidement à une minutieuse inspection de la maison, ayant aussi le soin d'en interroger tous les habitants. Il adressa plusieurs questions à Rosa en cherchant à l'embarrasser et à profiter de son trouble pour recueillir quelques indices sur la retraite du comte. Mais Rosa lui répondit avec une présence d'esprit qui dérouterait toutes ses conjectures. L'officier russe dut se retirer pour adresser son rapport à ses supérieurs. Dès que Rosa et sa tante se retrouvèrent seules, elles s'embrassèrent en pleurant, heureuses d'avoir pu décider le comte à se cacher, mais tremblantes qu'on ne parvint à le découvrir. De moment en moment, elles envoyaient un domestique par la ville pour s'informer et de ce qu'on y disait et de ce qui s'y passait ; mais sans rien apprendre de ce qui les touchait plus particulièrement, elles écoutaient avec consternation le récit de toutes les rigueurs que les Russes, malgré l'amnistie officielle, exerçaient avec une impitoyable sévérité. Vers le soir on vint tout à coup leur dire que des soldats envahissaient encore l'hôtel.

— Recommandons-nous à Dieu, ma tante, s'écria Rosa, car nous sommes menacés de quelque nouveau malheur.

L'officier russe se présenta bientôt dans l'appartement.

— Madame, dit-il à la tante de Rosa avec un air qui décelait de l'embarras et comme une certaine bonté de ce qu'il avait à dire, de nouveaux ordres me commandent d'arrêter la fille du comte Bialewski et de la conduire au château.

— Ma nièce ! O ciel ! est-ce possible ?

— J'ose croire, madame, ajouta l'officier en balbutiant qu'il s'agit seulement d'un interrogatoire à subir avant la commission militaire, et que votre jeune parente sera bientôt remise en liberté.

— Je sais, Monsieur, que rien ne peut vous détourner de l'accomplissement de votre mission ; mais souffrez au moins, je vous en conjure, que j'accompagne ma nièce : j'ai répondu d'elle à toute sa famille ; que je sois donc auprès d'elle pour l'encourager et la soutenir dans une épreuve aussi pénible.

— Madame, je n'ai point d'ordres, je ne puis accéder à votre demande.

— Tranquillisez-vous, ma chère tante, reprit Rosa d'une voix ferme, je me sens, avec l'aide de Dieu, assez de force pour ne pas me laisser intimider et pour répondre convenablement à mes juges. A bientôt ; priez pour moi.

Et après avoir tendrement embrassé sa parente, elle suivit l'officier au milieu des pleurs des domestiques de la maison. A la porte se trouvait une voiture où on la fit monter, car on n'eût osé la conduire à pied à travers la ville, dans la crainte de trop émouvoir la population. On la fit descendre aux portes du château royal, ancienne résidence des rois de Pologne, où siégeait naguère le pouvoir législatif, et en ce moment occupé par les troupes russes, qui en faisaient une caserne et une prison. L'officier russe la conduisit alors dans une grande salle où cinq ou six officiers d'un grade élevé étaient assis autour d'une table chargée de divers papiers. Elle s'assit sur l'invitation du président de la commission, et elle attendit avec calme le commencement de l'interrogatoire. Les juges l'examinaient avec attention et se montraient comme surpris du tranquille courage et de la noble distinction de cette jeune femme, dont ils soutenaient malaisément le fier et modeste regard.

— C'est bien à la fille du comte Bialewski que nous parlons en ce moment, dit enfin le président de la commission ?

— Oui monsieur.

— Votre père, Mademoiselle, était hier encore dans la ville de Varsovie. Comment se fait-il qu'il ait refusé de reconnaître le pouvoir de l'Empereur en se conformant aux termes de l'acte d'amnistie ? Assurément M. le comte se sentait bien coupable, puisqu'il a préféré chercher son salut dans la fuite.

— Mon père, Monsieur, se serait présenté lui-même devant vous, car son noble cœur se refusait à toute méfiance. Mais ayant appris quel sort on réservait à ceux qui venaient loyalement réclamer le bénéfice de ce que vous appelez l'acte d'amnistie, sur mes pressantes prières, il s'est dérobé à vos recherches.

— Ainsi vous avez favorisé sa fuite, Mademoiselle, vous en convenez, reprit le président d'une voix sévère ?

— Comment pourrais-je fuir croire, même en le voulant, qu'une